

THOMAS BERNHARD



UN RETRAIT

*Traduit de l'allemand par Albert Kohn*

« Partir dans la direction opposée » à celle qu'il a prise, comme chaque jour pour se rendre au lycée, voilà ce que décide soudain Thomas Bernhard à quinze ans. Ce demi-tour décidera de toute sa vie. Il ne le regrettera jamais. Pourtant les conditions sont dures dans la cave de M. Podlaha, le magasin d'alimentation où il a trouvé une place d'apprenti. Aucun travail ne le rebute. Et quelle clientèle ! Dans ce quartier que la ville tient à l'écart, c'est la misère, l'ivrognerie, le crime, le suicide.

Dans ce style bien particulier où la répétition de mots, de groupes de mots, développe comme un thème musical une pensée à la fois obsédée et obsédante, Thomas Bernhard raconte son adolescence, les siens, entassés à neuf dans trois pièces, et son goût pour la musique.

LA CAVE · UN RETRAIT  
BERNHARD

1715 Reassort



PRIX 7.45 €

782070 768035

25

03-I

A76803

ISBN 978-2-07-076803-5

THOMAS BERNHARD

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

*Les autres êtres humains, je les rencontrai dans le sens opposé* en cessant d'aller au lycée que je détestais pour me rendre au lieu de mon apprentissage, ma planche de salut, contre toute raison, en cessant d'aller vers le centre de la ville par la Reichenhaller Strasse avec le fils d'un haut fonctionnaire pour me diriger vers la périphérie par la Rudolf-Biebl-Strasse avec le compagnon serrurier de la maison voisine, en ne prenant pas le chemin qui traverse les jardins à l'abandon, passe devant les villas artistement construites et mène à la Haute École de la bourgeoisie, grande ou petite, mais en passant devant l'institution pour aveugles et sourds-muets, en franchissant les remblais du chemin de fer, en prenant par les jardins ouvriers, en longeant la palissade du terrain de sport près de l'asile d'aliénés de Lehen pour me rendre à la Haute École des marginaux et des pauvres, la Haute École de fous, la cité de Scherzhauserfeld, quartier de terreur absolu de la ville, la source de presque tous les procès des cours pénales de Salzbourg, dans la cave convertie en magasin de comes-

tibles de Karl Podlaha, un homme détruit avec un caractère sensible de Viennois, qui avait voulu devenir musicien et était toujours resté petit boutiquier. La procédure de mon admission dans son commerce fut on ne peut plus brève. Monsieur Podlaha pénétra dans la pièce adjacente où je l'avais attendu, commença à jeter sur moi un bref regard et dit que je pouvais rester tout de suite si je le voulais, ouvrit la porte de l'armoire et en sortit une de ses blouses de travail en disant que cette blouse pouvait m'aller ; j'enfilai la blouse : il est vrai, elle ne m'allait pas, mais je pouvais la garder *provisoirement*, plusieurs fois Podlaha répéta *provisoirement* puis il réfléchit brièvement et, me faisant traverser le magasin bondé de clients, il me conduisit dans la rue, à la maison voisine où était logé son entrepôt. Là je devais ramasser la poussière jusqu'à midi avec un balai que mon patron avait tout à coup décroché de la porte de l'entrepôt et mis dans ma main. À midi, lui, Podlaha, parlerait de tout le reste avec moi. Il me laissa seul dans l'entrepôt obscur avec son mélange pervers d'odeurs et d'humidité propre à tous les entrepôts de produits alimentaires, ce qui me laissa le temps de méditer sur tout ce qui était arrivé. Je n'avais pas laissé un instant de repos à la fonctionnaire de l'Office du travail et j'avais obtenu en une heure ce que je voulais : une place d'apprenti dans la cité de Scherzhauserfeld, afin d'être actif *d'une manière utile*, comme j'avais pensé, parmi des hommes et pour des hommes. J'avais le sentiment d'avoir échappé à l'une des plus grandes absurdités

humaines : le lycée. Je sentais soudain que mon existence était de nouveau une *existence utile*. J'avais échappé à un cauchemar. Je me voyais déjà bourrant les sacs à provisions de farine, de graisse, de sucre, de pommes de terre et de semoule, j'étais heureux. J'avais fait demi-tour au milieu de la Reichenhaller Strasse, j'étais allé à l'Office du travail, je n'avais pas laissé un instant de repos à la fonctionnaire. Elle m'avait proposé beaucoup d'adresses mais pendant longtemps aucune *dans le sens opposé*. Je voulais aller *dans le sens opposé*. Je balayai l'entrepôt à fond et, à midi, je fermai, comme on m'avait chargé de le faire, et passai dans la boutique comme convenu. Monsieur Podlaha me fit faire la connaissance du commis (Herbert) et de l'apprenti (Karl) et il dit qu'il ne voulait absolument rien savoir de moi, indirectement ou directement, je devais uniquement régler les formalités et pour le reste être *utile*. Effectivement il avait soudain de lui-même prononcé le mot *utile* sans appuyer le moins du monde, comme s'il s'agissait d'un de ses mots favoris. Pour moi c'était mon mot d'ordre. J'avais mis fin à une période d'inutilité, me semblait-il, une période malchanceuse, une période terrible. J'avais alors eu deux possibilités, c'est encore aujourd'hui bien clair dans mon esprit : me tuer, ce pour quoi le courage me manquait, et/ou quitter le lycée d'un instant à l'autre ; je ne m'étais pas tué, j'étais entré en apprentissage. Tout continua comme auparavant. Chez moi, on réagit d'une façon apathique (ma mère, mon tuteur), avec la meilleure disposition à entendre et